

« QUEL EST LE SENS DE LA VILLE AUJOURD'HUI, DE L'ÉDUCATION A L'ENVIRONNEMENT URBAIN ET DES RESEAUX D'ACTEURS ? »

Mathieu Bostyn et Henry George Madelaine sociologues

Cet article rend compte et prolonge notre intervention dans le cadre du troisième carrefour national Citéphile, à Seynod, le 24 novembre 2004.

En introduction, nous pensons utile de nous présenter ainsi que l'esprit de notre propos. C'est en tant que chercheurs en sciences sociales, que l'on nomme aussi les sciences humaines et plus particulièrement en sociologie - qui se concentre sur ce qui fait société - que nous nous plaçons. Mais nous sommes aussi personnellement intéressés par les questions débattues.

Si l'on peut dire que nous sommes des « québécois », ce qui nous permet un certain recul et une connaissance de points de vue « autres », nous demeurons aussi des français et nous sommes attachés à certaines des dimensions fondatrices de la société française, telles que l'idée de service public par exemple.

Nous tenons également à préciser que nous sommes aussi intéressés par les problèmes des autres pays de la planète, ceux qui n'ont pas la chance de se poser comme nous, la question des conséquences du trop de consommation ou du loisir par exemple. Ce constat nous paraît nécessaire pour mieux situer les enjeux de nos démarches partagées. Pour définir l'esprit de l'intervention, il nous semble nécessaire de préciser qu'étant des « porteurs de regard », nous sommes donc extérieurs à l'objet que nous regardons mais aussi intéressés à cet objet et nous nous plaçons comme des alliés quant à ses objectifs, ses luttes etc. Par cette intervention, nous souhaitons apporter une contribution et non des vérités absolues. Notre souhait est de réfléchir avec les personnes présentes lors de cette rencontre pour renouveler les questionnements et non pour trouver, moins encore donner, de nouvelles solutions, de nouvelles certitudes. Il nous paraît également utile de préciser que cette présentation est extrapolée à partir d'une étude

commanditée par VivaCitéS Nord/Pas-de-Calais sur ce que l'on pourrait appeler son parcours historique et ses enjeux.

.De l'intérêt d'un regard sociologique :

La démarche sociologique présente différents intérêts qui lui sont propres et qui sont aussi relatifs au sujet débattu. À notre niveau et ici, nous ne pouvons la mener à bien sans une connivence qui naît de la connaissance de la situation de Citéphile au regard de sa problématique. L'objectivité qui est l'horizon de toute recherche est donc le résultat d'une exigence dans l'étude – ce qui nous a retenu pour l'heure étant le parcours historique et son analyse. C'est aussi, et seulement peut-être - tout au moins dans les sciences humaines – une « objectivation de notre subjectivité », selon les mots de Jean-Paul Sartre.

Par ailleurs, nous relevons un parallélisme entre la sociologie et votre démarche. Historiquement, les sciences sociales naissent en même temps que s'établit la « société » (dans la deuxième partie du XIX^e siècle) et on en vient à se demander si c'est le regard des sciences sociales sur la société qui la problématise, qui la fait exister, ou si c'est la société et ses problématiques qui construisent la science et sa légitimité. La question est d'ailleurs loin d'être résolue pour les sociologues et on peut se demander si l'éducation à l'environnement urbain n'est pas dans la même situation au sens où elle émerge à peu près en même temps que se problématise, que se réfléchit, le rapport ville-environnement ? et aussi, plus largement, société-environnement ? Ces éléments nous incitent donc à penser que certaines des interrogations que se posent les sociologues sur la sociologie peuvent se transposer. On constate ainsi que la sociologie, peut-être en difficulté de décrire adéquatement la société dans son ensemble, développe des micro-sociologies sur la base de situations problématiques : c'est entre

autre le cas de la sociologie de la ville qui a bien des connivences avec vos questionnements. Enfin, nous voyons dans la ville dont vous parlez, et sur laquelle nous reviendrons, une métaphore de la société contemporaine et tout cela fait que les proximités semblent évidentes à notre avis.

.Situer les enjeux et les questions :

Pour achever ce propos introductif, nous relèverons quelques éléments dans la brochure de présentation de la rencontre. Ils nous semblent révélateurs d'enjeux qui articuleront notre développement. La question tient à l'identification de ce qui nous réunit et c'est bien le troisième carrefour national d'un réseau qui se définit comme « le réseau national pour l'éducation à l'environnement urbain ». Son objectif est de répondre aux questions de ses membres sur les fondements et les modalités de leurs actions, il est donc de l'ordre d'une réflexion partagée. L'enjeu est celui « d'une réflexion sur la place de l'éducation à l'environnement urbain dans le débat démocratique national », il est donc aussi politique. Enfin, le thème de la rencontre est « Parcours de vie, parcours de ville » et on peut penser qu'interroger le parcours de Citéphile, ses repères et ses chemins est utile.

Nous poursuivrons donc sous la forme d'un triple questionnement qui intéressera d'abord la nature et/ou le statut de Citéphile : réseau d'acteurs et/ou association de militants et alors militants de quoi ? Puis nous nous pencherons sur ce que l'on pourrait appeler la chimie, voire l'alchimie, de l'EEU en mettant ce qui est présenté comme un concept, à l'épreuve de sa finalité. Enfin, nous envisagerons les traces de Citéphile comme un parcours de réflexion commune sur des actions singulières, voire isolées.

.Il n'est pas inutile de s'interroger sur la nature ou le statut de Citéphile :

Citéphile est une organisation et toute organisation suppose trois éléments constitutifs qui seront des repères pour notre analyse : une mission qui se décline sous la forme d'un objet et d'un objectif pour des finalités, une intervention et des acteurs pour les valider et les incarner.

Pour l'association, on peut considérer qu'elle assume une mission particulière dans le cadre d'un partenariat qui est concrétisé par l'objet de ses statuts. L'adhésion à ces statuts relève d'un contrat personnel, d'un engagement qui peut s'apparenter au militantisme. Celui-ci semble en notable évolution et des recherches récentes en sociologie font le point sur le sujet.

Aux carrières de militants, profondément marquées par des mobilités sociales ascendantes et tendues vers l'attente de l'humanité accomplie que permettait l'idée de Progrès, on opposera des carrières d'engagement plus indéterminées et davantage travaillées par une anticipation problématique de l'avenir : le caractère éphémère, ponctuel, limité ou multiple en témoigne. (1)

Pour la fédération, notamment une fédération d'associations à laquelle pourrait partiellement s'apparenter Citéphile, la ou les missions sont partagées et cela suppose de les préciser en sachant que le partenariat est concrétisé dans et par la mutualisation des besoins et des moyens.

Quant au réseau, sa forme dépend de sa mission qui est circonstancielle et conditionnelle et la question qui surgit alors est de savoir relativement à quoi. Norbert Elias fut l'un des premiers auteurs à se pencher sur ce type d'organisation.

Un filet est fait de multiples fils reliés entre eux. Toutefois, ni l'ensemble de ce réseau, ni la forme qu'y prend chacun des fils ne s'expliquent à partir d'un de ces fils, ni de tous les différents fils en eux-mêmes; ils s'expliquent uniquement par leur association, leur relation entre eux. Cette relation crée un champ de forces dont l'ordre se communique à

chacun des fils, et se communique de façon plus ou moins différente selon la position et la fonction de chaque fil dans l'ensemble du filet. La forme du filet se modifie lorsque se modifient la tension et la structure de l'ensemble du réseau. Et pourtant ce filet n'est rien d'autre que la réunion de différents fils; et en même temps chaque fil forme à l'intérieur de ce tout une unité en soi, il y occupe une place particulière et prend une forme spécifique. (2)

Si la mission du réseau est circonstancielle et conditionnelle, son enjeu est donc de la définir, ce qui induira une orientation de la nature même du partenariat qui commandera son action mais alors il nous paraît légitime de se demander si le réseau peut prétendre, lui-même, avoir une intervention ? Si l'on se penche sur le cas de Citéphile, est-ce un réseau d'EEU (3) comme nous le disent les documents de présentation ou une association comme nous le confirment ses statuts ? Cela peut paraître un débat un peu formaliste mais, soumis à la perspective d'une étude fine du parcours historique de Citéphile (qui nous a été nécessaire pour étudier celui de VivaCitéS Nord/Pas-de-Calais), nous pensons qu'il est important.

Si les notions sont associées, encore faut-il préciser comment et nous proposons la formule suivante : une association permanente d'amiEs porteurs d'un réseau circonstanciel d'initiés qui ont un intérêt commun mais qui ne savent pas encore lequel. Sa mission serait de répondre à leurs questions sur les fondements et les modalités de leurs actions et son intervention de créer un cadre de réflexion et d'expérimentation pour entretenir l'énergie du questionnement. Nous constatons donc qu'il n'y a pas de sens partagé a priori et c'est le fait même de s'intéresser au sens qu'ils partagent, de s'interroger sur lui qui crée cette énergie.

.La chimie ou l'alchimie de l'Éducation à l'environnement urbain :

Pour progresser dans notre raisonnement, il s'agit alors de mettre le « concept » fédérateur, l'EEU, à l'épreuve de sa finalité.

Mais qu'est-ce qu'un concept ? C'est une idée abstraite et générale, résultat de l'opération par laquelle l'esprit isole de certaines réalités données dans l'expérience un ensemble dominant et stable de caractères communs qu'on désigne ordinairement, en les généralisant, par le même mot ; exemple : la formation du concept d'arbre à partir de la perception des chênes, des peupliers, des marronniers, des sapins, etc.

Étymologiquement, sa racine indo-européenne Kap qui signifie l'action, le geste de prendre, a donné capere en latin, d'où cum-capere qui suppose l'idée prendre avec. Le concept permet donc de concevoir et c'est un outil de compréhension. C'est en pratiquant une abstraction, qui est une proposition compréhensive, une proposition de compréhension, que l'on est en mesure de concevoir, de se faire une idée sur, idée qui permettra de comprendre.

À l'aune de cette définition, l'EEU peut-elle être un concept ? Il semblerait, a priori, que la seule construction de l'expression qui associe plusieurs termes s'y opposerait. Pourtant, ce qui compte en l'occurrence n'est pas la cohérence scientifique mais bien plutôt la pertinence et la fertilité de l'idée. Un concept doit en effet présenter une qualité majeure, celle d'être opérationnalisable. C'est donc au regard et à l'épreuve de sa finalité que l'on doit analyser l'EEU et puisque l'expression est composée de plusieurs mots, plusieurs concepts pourrait-on dire, il nous paraît utile de prendre en considération les dimensions de chacun d'entre-eux.

.Première dimension ou dimension première ; l'éducation :

Sa compréhension oscille généralement entre deux pôles qui sont complémentaires en fait. Le premier relève du sens étymologique de cette éducation qui

devrait conduire hors de, mais alors on se demande : hors de quoi ? Le second s'apparente à l'idée d'une formation qui ferait entrer dans, dans une forme mais laquelle encore une fois ?

Deux dimensions leur sont communes et ouvrent autant de questionnements particulièrement larges : la pédagogie et la finalité. Nous ne nous intéressons pas pour cette intervention à la pédagogie qui est un outil pour l'une comme pour l'autre acception. Elle relève et construit des expériences et des expérimentations diverses qui font la richesse de vos échanges directs. Elle est aussi l'objet de nombreuses recherches spécialisées qui ne relèvent pas, directement au moins, de la sociologie.

On pourrait dire que l'objectif principal de l'éducation comme de la formation est le changement du comportement. Leurs modalités peuvent différer et c'est un premier espace de réflexion, pédagogique, mais cet objectif est au service d'une finalité qui est autre. C'est donc plutôt sur les finalités que nous vous proposons de nous concentrer et au regard de ce que nous avons retenu du parcours de Citéphile, il nous apparaît que votre démarche originale serait d'associer éducation et formation avec une double perspective qui sonne comme une formule : Conduire hors de la ville et/pour faire entrer dans la cité. La première partie de cette proposition relève du matériel et la seconde de l'idéal mais elles sont interdépendantes et construisent un processus permanent qui s'apparente à la socialisation, celle que nous propose le sociologue québécois Michel Freitag et dont les enjeux sont particulièrement importants dans la société contemporaine. (4)

.Une lecture particulière de l'environnement :

La deuxième notion est celle d'environnement et son emploi permet de définir un espace d'intervention. Il ne se confond pas avec l'idée de nature et c'est une force de Citéphile que d'en faire un de ses fondements. Pour bien le comprendre alors, il faut d'abord reconnaître que toute interrogation humaine sur l'environnement, y compris les sciences de l'environ-

nement et plus encore l'EEU, est anthropocentriste, anthropocentrique.

Même si c'est un regard sur, l'origine du regard, le centre de la vision est l'être humain. Et si ce centre est « humain », l'approche est non pas, par principe et par définition, naturaliste ou naturelle mais culturelle puisque tout ce qui est humain est culturel au sens des sciences sociales. L'idée d'environnement est donc une construction et elle est sociale.

.Urbain ; un adjectif ?

Pour le troisième membre de l'expression ; l'urbain, il se présente comme un qualificatif, un attribut plus qu'une substance. Il cantonne le choix d'un objet pour circonscrire le cadre de l'intervention mais si l'on s'intéresse aux substantifs employés indifféremment pour nommer cet objet, ils sont divers. Le premier d'entre eux est cette ville qui est une évidence incertaine dont l'image est floue du fait de contours multiples. C'est une réalité mais qu'elle est-elle et qu'est-ce que ça n'est pas ? C'est un territoire et un espace, construit autant par ses fonctions, ses usages que son bâti, tant actuels qu'historiques. Elle est aussi confondue avec la cité qui est le lieu et le moyen de la gestion des intérêts d'un collectif qui se reconnaît dans son identité partagée.

Cette gestion est politique à tous les sens du terme et la ville devient donc un support privilégié de l'espace public et de la citoyenneté qui considère en fait la société dans son ensemble.

Cette analyse nous oblige alors à mieux cerner ce que l'on pourrait appeler la nature de la ville car si la dimension de la ville est sociétale, comment parvenir à en identifier l'originalité potentielle dans la société contemporaine ? Comment singulariser la ville et de quoi, notamment dans nos sociétés occidentales ? Ceci revient à interroger l'identité même de la ville. L'identité se définissant le plus souvent dans l'antinomie, on en vient à penser et dire que l'urbain serait le contraire du rural à l'image de la dichotomie philosophique traditionnelle qui oppose culture et nature. Tout cela mérite d'être vérifié.

Cette réflexion rapide a associé différents termes qui s'apparentent et se nuancent : la ville, la cité, l'espace public, l'environnement urbain et nous en venons à la conclusion que toutes ces dénominations cachent en fait un même objet spécifique : cette cité des êtres humains qui s'appelle la société. Votre enjeu et votre mission sont donc politiques et se confondent dans l'idée de participer à la gestion de la cité. Nous avons d'ailleurs retenu une définition de Hannah Arendt qui nous semble éclairante, « La politique prend naissance dans l'espace qui est entre les hommes, donc dans quelque chose de fondamentalement extérieur à l'homme. Il n'existe donc pas une substance véritablement politique. La politique prend naissance dans l'espace intermédiaire et elle se constitue comme relation. » (5). Et cet espace intermédiaire, n'est-il pas un environnement ? Un « espace public », celui de la citoyenneté, qui pourrait être aussi l'environnement urbain ? Encore convient-il de préciser que, quel que soit l'espace, c'est ce qu'on en fait qui importe et c'est donc la relation qui prime.

.Une réflexion commune sur des actions singulières :

Les traces qui demeurent à propos de Citéphile, celles que nous avons rencontrées et analysées dans les textes et les témoignages que nous avons étudiés, tiennent à l'EEU comme un parcours poursuivi de réflexion commune sur des actions singulières. Ce constat, nous l'avons fait, nous avons été obligés à le faire car nous étions confrontés à une approche qui se présentait comme « spécialisée » du fait même de la diversité des interventions qui la constituent. Le paradoxe est bien-sûr évident, pourtant il est constitutif et il nous convient de l'analyser maintenant.

Voici maintenant quelques pistes de définitions plus précises de ces interventions - qui peuvent d'ailleurs être associées - que nous avons identifiées au cours de notre analyse de vos productions. L'éducation proprement dite n'en est qu'une des dimensions et nous les voyons apparentées à de :

La compréhension qui passe par la présentation analytique et une simplification nécessaire. Mais, trop souvent les modèles qu'elle construit ne sont que des propositions explicatives, des hypothèses.

L'éducation évidemment, mais quel sens lui donne-t-on ? Le plus souvent générale ou spécialisée, elle est alors affectée « à ou pour » l'environnement (urbain).

Ne serait-elle pas aussi de l'instruction ou de la formation, même si c'est pour une meilleure pratique ? Comment peut-elle cohabiter avec l'éducation dans le sens d'une émancipation personnelle, politique et sociale et du questionnement sociétal plus large qu'elle porte.

La réconciliation, qui se présente comme une tentative de réponse au morcellement du sens exacerbé par l'influence grandissante de la pensée post-moderne. Comme un devoir traditionnel inscrit dans une morale judéo-chrétienne. Comme étant située dans un cadre d'analyse qui est celui de la rupture et du conflit plus que dans celui de l'harmonie et de l'échange, ce qui influence l'ensemble des raisonnements.

L'adaptation qui est un corollaire de ce point de vue et qui présuppose que le rapport au réel est considéré en tant qu'il s'impose à l'individu autant qu'au groupe.

Mais si ce réel, en l'occurrence la Cité, est culturel, il n'est donc pas naturel, il ne s'impose pas à la société mais, au contraire, il la construit. L'individu y a sa place et la dimension en est politique.

La prévention : circonstanciellement, elle fait référence à l'univers du travail social et l'impact de connivences privilégiées avec les publics « en difficulté » et les « marginaux », notamment les plus jeunes. Plus profondément, elle s'apparente par exemple aux efforts de la médecine préventive. On assiste alors à une possible pathologisation de la ville qui est le miroir d'une action implicitement définie comme le traitement d'une maladie. La

question est alors de savoir si la ville fut un jour « saine », ce que la permanente référence à la « vraie nature », à la campagne et la communauté villageoise ne laisse pas forcément entrevoir.

.Le croisement des regards ou la transversalité comme une modalité essentielle ?

L'EEU est présentée, depuis l'origine de Citéphile, comme une approche complexe d'une réalité complexe. Plus qu'un catalyseur, l'EEU serait donc une procédure, un protocole pour mener à bien l'expérience.

Il s'agit donc d'aborder la complexité. La transversalité est généralement proposée pour ce faire. Le plus souvent, on commence par préciser que les points d'observations sont aussi multiples que les dimensions. Mais le fait qu'il y ait plusieurs regards ne suppose pas automatiquement qu'il y ait écoute réciproque, échange et raisonnement. Tout comme, sur un carrefour, les croisements ne supposent pas forcément rencontre, sauf en cas d'accident.

Il faut donc une organisation de la transversalité. On pourrait dire que c'est une question de méthodologie mais ce n'est pas suffisant car le chimiste qui met n'importe quels corps en relation et qui n'a pas de projet a peu de chance d'obtenir un résultat, et même s'il est fidèle à une méthode.

Ce n'est donc pas qu'une question de méthodologie mais cela relève d'abord d'un esprit et c'est le partenariat. Le croisement et la rencontre ne sont pas suffisants ; il faut prendre le temps de s'arrêter, de jaser, de se connaître et de connaître l'autre.

Le vrai catalyseur, c'est donc un corps de valeurs qui construit cette identité discrète et si fragile qu'elle peut disparaître ou être oubliée. Le chimiste n'est pas qu'un témoin. Il lui faut aussi un projet et c'est une anticipation. Comme disait Pascal : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé ». (6)

.Une valeur ajoutée éthique :

Face à des interventions pourtant très différenciées, nous identifions pourtant une spécificité commune en terme de plus-value... une valeur ajoutée éthique qui se décline pour l'action :

Au niveau environnemental : on ne peut considérer et étudier la nature isolément de l'homme et de la société qu'il a construit localement et globalement.

Au niveau professionnel : on ne peut espérer trouver seul des éclairages sur des problématiques définies comme complexes et des solutions spécialisées à des problèmes multiples.

Au niveau institutionnel : on ne peut accepter les situations de monopole quelles qu'elles soient (politiques, administratives, économiques, associatives etc.)

Transversalement, c'est une éthique citoyenne qui commande les enjeux et les modes d'action, tant en terme de rapport au sujet, aux publics et à l'action : éduquer-émanciper et responsabiliser sont donc les maîtres mots qui orientent les acteurs et leurs actions.

Pour résumer, ce qui nous semble réunir ces perspectives serait l'éthique de la diversité, de la richesse de la diversité. Encore faut-il convenir de rassembler cette diversité, d'en faire un ciment unique qui évite l'égaré d'un relativisme absolu qui nous menace partout.

Une triple interrogation qui servira de titre pour notre conclusion : Quoi ? Qui ? Comment ?

En premier, quelle serait donc la mission du réseau ? L'EEU est-elle directement la mission du réseau ? Il semblerait que non mais plutôt la réflexion autour de ses enjeux.

Cette réflexion devrait veiller à éviter la pathologisation du fait urbain (ou social) qui supposerait l'existence d'une maladie, la recherche d'un âge

mythique de la ville et l'opposition à des modèles idéalisés.

Son public est constitué par les différents intervenants concernés par la réflexion sur l'EEU et sa mise en œuvre. Qui sont-ils donc ? Même si on peut postuler qu'il n'y a pas, ou pas encore de « professionnels de l'EEU » (et doit-on le souhaiter ?) et si, pour autant, on peut se poser la question de savoir s'il y a des bénévoles de l'EEU, on constate que de nombreux professionnels sont concernés (et aussi mobilisés) par l'EEU. Pour eux, se pose alors une question qui correspondrait à la notion de « temps libre professionnel ». Quel que soit leur domaine professionnel et leur structure d'appartenance, la part de la décision personnelle et celle du besoin institutionnel (celui de la structure à laquelle ils appartiennent) sont intimement liées.

Citéphile, dans son ensemble, exprime et imprime sa « différence », son désir de participer ; à la société, à la réflexion autour de l'environnement, autour de la ville... et arrive la question suivante : Si on se revendique « pas comme les autres », comment est-il possible d'être « avec les autres » ? L'esprit du partenariat suppose de se positionner en situation non concurrentielle et en n'ayant pas d'enjeux de pouvoir ou de représentativité. C'est la logique de l'échange qui est importée. On peut alors se demander si elle repose foncièrement sur l'égalité des partenaires et ce que représente cette égalité. L'EEU doit revendiquer sa subsidiarité qui construit la nécessité de ces échanges. Pour autant, est-elle moins importante que d'autres pratiques plus spécialisées et cela doit-il disqualifier son message et, par là même, déséquilibrer les échanges ? En cela, la « faiblesse » relative peut devenir une force si elle est utilisée à bon escient et donc sans désir de « croissance ».

.Nourrir l'esprit du projet :

C'est encore sur la base des valeurs partagées que le réseau peut se définir, peut définir son projet, puisque heureusement, il n'y a pas d'enjeux corpo-

ratifs ou de pouvoir à défendre. Cette identité discrète, voire cette faiblesse assumée, se révélerait alors être une force.

Il nous semble que c'est une force de débat et de proposition pour revendiquer en premier lieu le temps de prendre le temps... de et pour réfléchir à ce qu'on fait. La liberté de débattre et y compris des « bonnes idées » et des « bonnes intentions » et de leurs dérives dont, par exemple ; Kyoto et la norme de pollution acceptable, le Développement durable comme une idéologie molle qui devient une référence unique, indispensable, et impose l'idée du développement en interdisant d'autres réflexions telles que la décroissance soutenue.

L'éthique, dimension essentielle de vos questionnements : c'est la raison de la morale et/ou c'est raisonner la morale. Elle a pour but de clarifier une destinée commune (collective) qui propose des balises pour l'égalité de tous et la liberté de chacun. Cette destinée commune relève d'un acte de foi en l'avenir et d'un projet à formaliser dans des expériences offrant à la fois les possibles et les limites qui les rendent possibles.

Pour se concrétiser il nous paraît qu'il ne peut faire l'économie d'un débat de fond et l'économie est au cœur de ses enjeux. Étymologiquement, l'économie traite de la « maison » tout comme l'écologie, elle est un cadre d'échange et offre une valeur d'échange, en cela elle ne porte ou ne devrait pas porter de valeur propre. Elle est en fait déterminée par le type de l'organisation sociale et le format du contrat social. Les grecs disaient qu'elle devait permettre l'accès à l'espace public. Actuellement, elle construit les fonctionnements et les dysfonctionnements politiques de la société et de la ville car elle impose le « marché » en tant que « nature du monde ».

.Une dimension politique essentielle :

Votre questionnement sur la citoyenneté locale dans l'espace urbain ne peut donc oublier cette dimension politique fondatrice. Il conviendrait alors de reconnaître la spécificité éthique et politique de

l'interrogation liée à l'EEU et d'en faire le moteur de propositions pour un projet de société.

Cela suppose de se méfier des solutions toutes faites, des généralisations trop rapides sous des « appellations sans origines contrôlées » telles que « l'altermondialisme ». Et cela permet aussi d'ouvrir des pistes de réflexions importantes qui concernent les citoyens d'aujourd'hui qui espèrent un demain, nous vous proposons donc de :

Prendre en compte des sujets et des questions dérivées tels que : l'urbanisation du monde, la ghettoïsation des villes et du monde, la peur et la sécurité, le danger et le risque, la fatalité et l'agir.

Penser une autre grille de lecture du rapport politique-économique dont les repères pourraient être des interrogations sur la rentabilité sociale, le préventif et le curatif, la réhabilitation du vrai sens de l'investissement et de la production, la possibilité du progrès et lequel ?

Réfléchir sur des alternatives comme : le choix d'une décroissance soutenue plutôt que l'obligation d'un développement, quel qu'il soit, la solidarité économique plutôt que l'économie solidaire, le partage, la mutualité et le service public plutôt que la spéculation financière individualiste et enfin le bonheur qui reste une « idée neuve ».

Mais dans tout cela, il y a notre propre utopie : un autre mot qui devrait, selon nous, être réhabilité. Elle est un moteur essentiel car, dans la société contemporaine et la Cité planétaire qui se construisent, il ne suffit plus d'être seulement critique, il faut plaider la cause d'un possible, s'engager pour décider vraiment de ce qui est « normal », autrement dit de leur « nature » pour jouer une dernière fois sur les mots.

(1) Jacques Ion, L'engagement au pluriel, Presses de l'Université de Saint-Étienne, Saint-Étienne, 2001, p.38

(2) Élias, Norbert, La société des individus, (1987), Fayard, Paris, 1991, pp. 70-71

(3) Nous choisirons le plus souvent, dans le cours de cet article, la formulation EEU plutôt que son développement : l'éducation à son environnement urbain.

(4) Il ne voit pas ce processus comme seulement lié aux apprentissages des premiers âges au sein de la famille et précédant l'éducation, mais comme une dynamique permanente et nécessaire pour construire le rapport de l'être humain à la société. Elle est même rendue encore plus essentielle aujourd'hui. « Toute société, quelle que soit sa forme ou sa nature, exige ce que les sociologues ont appelé une adaptation ou une socialisation de ses membres, de même qu'elle requiert l'intégration des diverses activités qui la constituent à travers leur indépendance factuelle et symbolique. Mais nous sommes dans une réalité sociale particulière, et à vrai dire unique dans l'histoire, où il ne nous est plus demandé de prendre place dans un ordre pratique et symbolique déjà établi, d'être fidèles à des valeurs substantiellement définies, ni même de tendre vers la réalisation d'un idéal, mais seulement de participer au mouvement général et de nous adapter au changement qui vient sur nous de lui-même, mécaniquement, comme une fatalité toute impersonnelle, indépendamment de toute finalité qui pourrait être assignée à notre existence individuelle et collective. » Freitag, M., « Introduction : La gestion technocratique du social », p.7, in Freitag, M., Le naufrage de l'Université et autres essais d'épistémologie politique, Éditions Nota Bene, Québec, 1998, 370p

(5) Hannah Arendt, Qu'est ce que la politique ?, trad. S. Courtine-Denamy, Paris, Le Seuil, 1995, p. 33.

(6) Certains objecteront que l'auteur situe cette Pensée dans la perspective d'expliquer le processus de la foi, chrétienne en l'occurrence, mais n'y a-t-il pas une acception plus large de la notion et les interventions que nous étudions ne s'apparentent-elles pas à bien des égards à des actes de foi ?